

Mais, me dira-t-on, quelque minime que soit le prix représenté par le salaire d'un domestique, dans un grand nombre de cas la modicité des revenus ne permet pas à la maîtresse de maison d'en faire le sacrifice.

Eh bien, voilà encore une meilleure raison pour que la pauvre créature sur laquelle retombent de si lourdes charges soit dispensée de tâches qui ne conviennent ni à sa dignité ni à la faiblesse de son sexe.

Des fils bien nés du reste n'accepteront jamais de leur mère certains services, et l'homme qui a quelque honneur et le moindre respect pour sa compagne ne tolérera pas qu'on lui laisse le soin de besognes pénibles qui ne sont qu'un jeu pour la force masculine.

Et tenez—puisque j'ai commencé à parler de bottes—la mère qui, privée de serviteurs, exige de ses écoliers qu'ils nettoient leurs chaussures avant de se coucher et ne partent pas le matin pour leur travail sans avoir fait leur petite part de la besogne, comme d'entrer du dehors le bois ou le charbon, cette mère n'en est pas moins chérie des siens.

Les égards qu'elle se fait rendre ont pour effet d'augmenter le prestige de son autorité.

Mieux que des préceptes et des réprimandes, ils enseignent aux enfants à honorer ceux à qui ils doivent la vie.

Quel détestable préjugé portent quelques parents dans les familles pauvres à asservir la femme au sexe fort, qui devient alors et naturellement le sexe tyrannique ; car avez-vous vu souvent des gens à qui on permettait d'abuser, ne pas user — à tout le moins — de la permission ?

Dans les maisons où l'on ne peut pas garder de serviteurs, la mère et les filles sont très souvent de pauvres tâcherons, suffisant à peine à accomplir les multiples travaux de la journée. Quand les hommes rentrent, ils s'assoient à une table toute servie ; les femmes pendant leur repas se lèveront vingt fois s'il le faut pour satisfaire à leurs besoins ; ils fument ensuite, tandis qu'on range tout ; ils crachent par terre ou — sauf votre respect — dans des récipients qu'ils ne nettoieront pas. Tous leurs mouvements ont pour effet de détruire l'ordre établi au prix d'un dur labeur.

On les laisse tout faire — ou ne rien faire — on

ne leur demande pas le moindre service. Pourquoi ? Parce qu'ils sont des hommes, et que l'on croirait ridicule de solliciter de leur part le léger secours qui allégerait d'une manière sensible un fardeau écrasant.

La mère d'un officier français qui était en même temps un fils affectueux me racontait un jour que, durant une vacance de son service militaire, le jeune homme la trouva dans de fâcheux embarras domestiques, et forcée de s'arracher à sa chère compagnie pour vaquer aux soins du ménage. Que fit le brave soldat, le héros en herbe et le bon fils ? Tout simplement ce que lui suggéra son cœur : suivre sa mère, et lui aider, avec une gaucherie distinguée et charmante, à se débarrasser de la besogne.

Il en est qui auraient trouvé ridicule ce fier militaire mettant le couvert ou essuyant la vaisselle, tout en racontant à son interlocutrice ravie ses exploits au Tonkin ; mais les natures délicates saisiront le côté touchant et poétique du tableau.

Le jeune homme ne crut pas déroger de sa dignité en faisant ce que sa mère consentait elle-même à faire ; et en réalité je ne vois pas ce qui peut dispenser le sexe fort, redevable à l'autre des soins prodigués à son enfance et de la conservation de la vie, de se montrer secourable et entièrement dévoué à ses bienfaitrices.

On retrouve sous une autre forme, très commune, cette inégalité des privilèges entre les deux sexes : des gens sans fortune mais appartenant à une certaine classe de la bourgeoisie auront l'ambition de voir leurs fils devenir avocats, médecins ou notaires.

Pour arriver à un but dont les exigences sont disproportionnées à leurs faibles ressources, les pères et les mères s'entendent pour s'imposer à eux-mêmes d'abord des privations, et en second lieu pour sacrifier actuellement les filles à l'avenir problématique de leurs frères. On les retirera plus tôt du couvent pour les faire concourir à l'œuvre d'économie et les astreindre à un travail souvent préjudiciable à la santé ; on les vêtira chétivement et on les privera de tout plaisir, afin de pouvoir suffire aux frais d'éducation des autres.

Et cependant, les garçons prennent l'habitude de manger avec insouciance le pain si chèrement